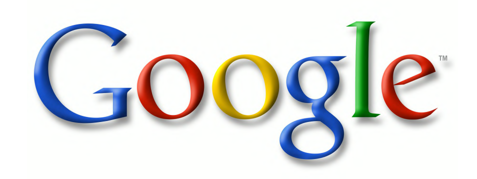
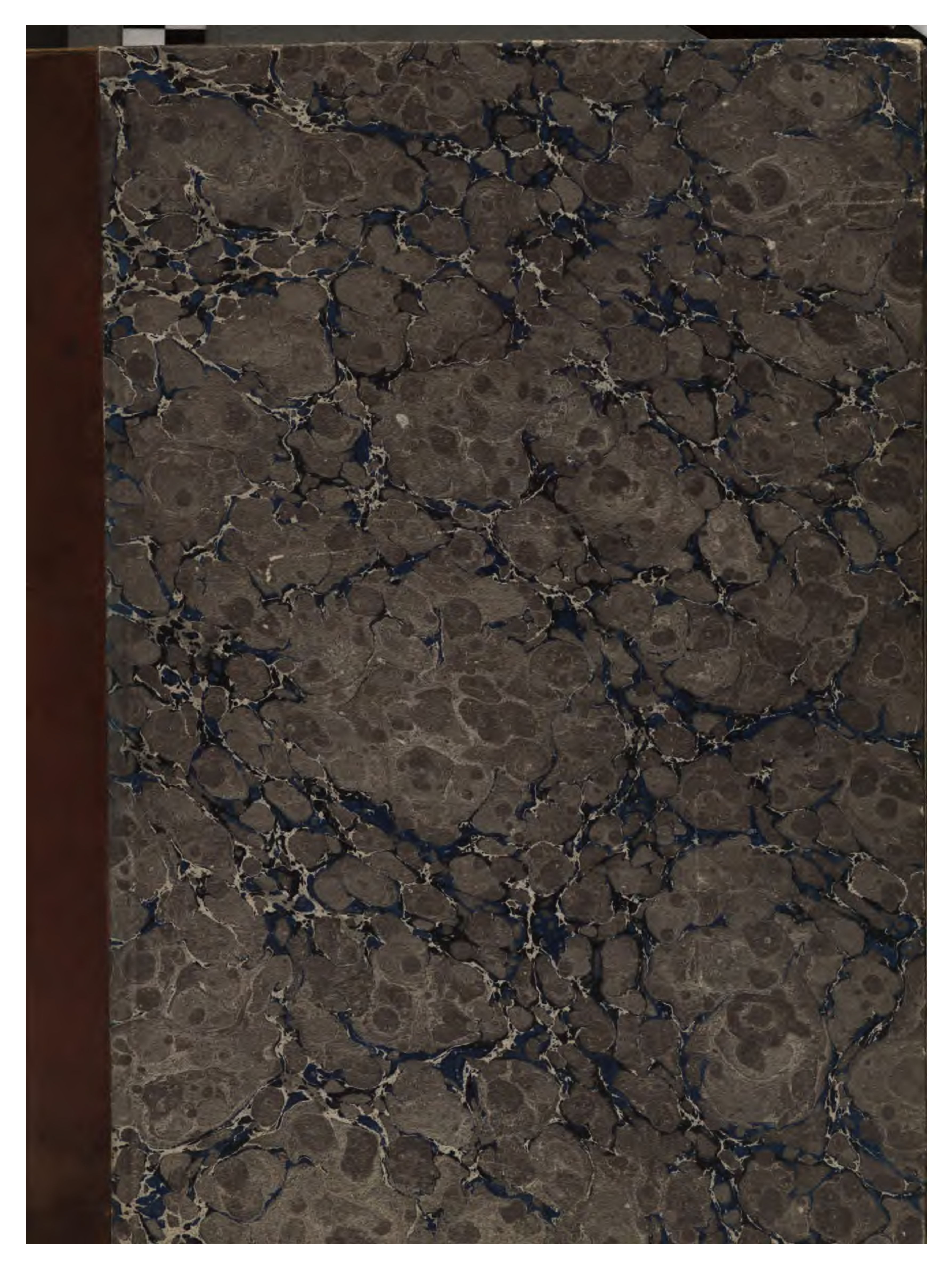





600081555U


600081555U

NOUVELLES DÉCOUVERTES

ARCHÉOLOGIQUES

FAITES

A CONSTANTINOPLE

PAR

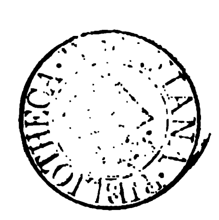
LE Dr DETHIER.

DIRECTEUR DU COLLÈGE AUTRICHIEN.

—

Contenant : 1. TOMBEAU D'UNE PETITE FILLE DE JUSTIN II ; AQUEDUC ET POTERNE DE GEORGIOS :
2. FRAGMEMT DE BAS-RELIEF DE 242 AP. J. CHR. CHASSE AU LION DE GORDIEN III.
3. MÉDAILLES DU DERNIER CONSTANTIN ET MÉDAILLE D'OR UNIQUE DE L'EMPEREUR PESCENNIUS NIGER ;
4. MONUMENT DE THÉODOSE II, SUR LE FORUM TAURI ;
5. ADDITIONS AUX N° 2 ET 3 ; VALÉRIEN II III ET IV. MÉDAILLON ARRACHÉ DES MAINS DE CARON.
(avec lithographies.)

PRIX : 2 F. 50 C.



CONSTANTINOPLE

—

IMPRIMERIE CENTRALE.
A PARIS : LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ; A BERLIN : LIBRAIRIE D'ŒHMIGKE.

—

1867.



TROIS DÉCOUVERTES ARCHEOLOGIQUES

AUX MURS TERRESTES

DE

CONSTANTINOPLE.

Tombeau d'une petite fille de Justin II et Poterne de Georgios.

Je m'empresse de publier *dans les journaux* une nouvelle découverte, aussitôt que je l'ai faite ; je sens qu'il faut un mot d'excuse pour cet empressement.

La mode d'annexer, exercée aujourd'hui sans scrupule d'en haut, a été dans la république des lettres en usage de mémoire d'homme ; et, certes, de nos jours, il s'en faut de beaucoup que l'on puisse dire qu'elle disparaît du domaine de l'intelligence.

Dans les recherches pénibles et dispendieuses que j'ai faites moi-même, je n'en ai que trop souvent senti les effets. Je ne choisis qu'au hasard un fait des plus curieux.

Il y a maintenant quatre ans,que dans les vacances d'été je suis allé au Bas-Danube examiner les ruines d'une ville inconnue, ruines que M. More, colon français à Iglitza (presque vis-à-vis de Braila), en recherchant des pierres de bâtisse, avait mises à jour. Après les avoir examinées, après avoir levé le plan du terrain, copié, dessiné et complété les lacunes des inscriptions et des fragmens, j'ai publié (1) une courte relation sur les ruines de la ville, que j'avais *le premier* reconnue pour celle de *Trosmis* et qui est nommée *Troesmensis* dans ses inscriptions.

Si je dis le «premier», j'en donne comme preuve que l'expression ; *ordo-Troesmensis* sur quelques inscriptions était regardée comme exprimant une *décoration de troisième* classe, et que l'on avait cherché en vain le nom d'une ville.

L'hospitalité dont j'avais joui à Iglitza dans l'habitation de M. More, fut la raison pour laquelle je n'osai lui refuser, sur sa prière, des copies des inscriptions *déchiffrées* par moi et *complétées* dans leurs lacunes.

La publication de mon travail complet par une académie échoua pour des raisons incompréhensibles.

D'un autre côté mes copies, laissées dans les mains de M. More, furent recopiées et d'abord publiées par M. RENIER dans le Bolletino archéologico de Rome. Il est vrai que M. Renier fait mention de la manière dont j'avais complété les lacunes, mais sans me nommer; peut-être, sans rien savoir de moi.

M. Mommsen transcrivit d'abord pour sa collection d'inscriptions Romaines la publication de Renier. Cependant il fit venir plus tard d'Iglitza de nouvelles co-

(1) 10 août 1863, *Journal de Constantinople* et *Presse d'Orient*.

pies de mon travail avec celles de quelques pierres nouvellement trouvées. Alors, M. Mommsen, sans savoir rien du déchiffreur de ces copies, rejeta l'opinion de M. Renier, déclara ces copies : «ottime» et adopta la manière dont j'avais suppléé les lacunes, en y ajoutant la phrase flatteuse : que dans l'histoire on n'avait pas de preuves pour le fait exprimé par cette manière de remplir les lacunes ; mais que c'était la seule vraie, et qu'il fallait l'adopter. Voici les mots de M. Mommsen :

« Ho seguito io il sigr. Renier nella
» mia edizione, ma di mala voglia, essen-
» do poco probabile, che la lezione del-
» la copia, *ottima* in genere, provenga
» da un errore del copista di Galatz .....
» Perciò sono quasi persuaso, che la le-
» zione tramandataci, sia la vera, e che
» qui si tratti non di *Elagabalo* e del suo
» legato, *C. Novio Rufo*, (comme le veut
» Renier), ma anzi di un legato diverso
» *T. Flavio Novio Rufo*, e di *Caracalla*,
» a cui convengono effettivamente le
» qualificazioni di figlio di Severo, e ne-
» pote di M. Aurelio. L'abrasione del no-
» me di Caràcalla sarebbe infatti una cosa
» *nuova*, per quanto io mi sappia, ma
» non perciò solo si doveva *rigettare* l'at-
» tribuzione ora proposta. »

Dans la bouche de M. Mommsen, sans contredit aujourd'hui la première autorité pour les inscriptions latines et pour l'histoire Romaine, cette reconnaissance involontaire de mes idées et de mes conjectures est, on ne peut plus, flatteuse. On me pardonnera donc si je la revendique publiquement.

C'est donc pour ne pas voir ma nouvelle découverte tomber dans les mains de quelque Annexandre, que je me hâte de la publier.

Il y a quinze jours qu'un de mes amis m'engagea à venir voir des ruines et une inscription découvertes dans un jardin près des murs de terre de Constantinople ; j'ai perdu toute une journée sans trouver autre chose que des provenances d'un mur sonterrain près de Maltépé ; la pierre avait disparu : mais selon ce que j'en ai pu voir sur une copie qui en avait été faite, c'était une pierre tumulaire d'une petite fille de l'empereur Justin II, probablement une toute petite enfant, nommée peut-être ΒΑΙΑ (branche de palmier). Les Grecs connaissent la κυριακὴ τῶν βαΐων) Dimanche des palmes); et je me reserve pour une autre fois les recherches sur une église dite Ἁγία Κυριακή, qui se trouvait en cette contrée près des murailles de la ville et qui intrigue beaucoup les archéologues.

L'inscription, selon cette copie (dont je ne saurais garantir l'authenticité, ne l'ayant pas vue moi-même), serait

× × ×

ΕΝΘΑΔΕ ΚΑΤΑΚΙΤΕ
ΦΕΡΜΙΝΑ ΒΑΙΑΓΕΝΗ
ΜΕΝΗΤΗΣ ΘΥΓΑΤΡΟΣ
ΙΟΥΣΤΙΝΟΥ ΤΟΥ ΕΝΔΟΞΟΥ
ΚΟΥΡΟΠΑΛΑΤΟΥ ΜΗΝΙ
ΟΚΤΟΒΡΙΟΥ Α ΙΝΔΣ ΙΙ (*)

Il paraît qu'il faut lire :

Ἔνθαδε καταχεῖται
Φερμῖνα Βαΐα γενη-
μένη τῆς θυγατρὸς
Ἰουστίνου τοῦ ἐνδόξου
Κουροπαλάτου μηνὶ
Ὀκτωβρίου α. Ἰνδικτιῶνος ΙΓ.

en français :
Ci gît Fermina Βαΐα, née de la fille de Justin, le célèbre Couropalate, (morte) au mois d'Octobre le premier jour, dans l'indiction 13e année.

Cette indiction ne saurait être du règne de Justin le Couropalate lui-même, qui commence à l'Ind. XIV (en 565) et finit Ind. XII (en 578). Ce sera celle de Justinien I. en 564 ; voilà pourquoi Justin ne porte pas encore ici le titre d'empereur.

Il est probable, que cette fille de Justin II Thrax, surnommé le Couropalate, est celle qui, selon Codin, avait le nom d'*Arabia*, mariée au Goth *Baduarius*, qui, devenu plus tard Couropalate lui-même à la dixième année du règne de Justin alla trouver la mort, en combattant les

(*) Les Σ et E sont ronds.

Longobards en Italie. Il y avait une statue de cette *Arabia* près de St Sophie sur le forum Milii.

Ayant ainsi en vain cherché cette pierre, je profitai de mon excursion pour reprendre le fil d'autres recherches ; et à force de retourner aux murailles et de les réexaminer, je fus frappé de la forme particulière d'une partie des murailles entre Top Capou et Mewlehané Capou. Le système régulier des tours du grand mur, alternant avec une tour du petit mur extérieur se trouve interrompu. Deux grandes tours très-près l'une de l'autre, n'ont pas de tour entre elles au mur extérieur. Je me disais : « La, il faut qu'il y ait eu une espèce de porte, et il faut qu'il s'en trouve des vestiges. »

Je franchis donc le fossé, et malgré les changements que la muraille avait subis à la suite des temps, je finis par constater la vérité de mon soupçon. Je découvris en haut un fragment de la grande traverse, et il me semblait que les broussailles et les arbustes, croissant dans le mur, y cachaient une inscription. Je fis venir une échelle; mais elle se trouva être trop courte. La nuit survenant, je restai dans un café de Top-Capou, et je retournai le lendemain avec une échelle plus longue. Alors, après avoir éloigné tous les branchages, je découvris sur le coin à gauche le fragment d'inscription en deux lignes que voici :

ΚΑΙ ΠΡΙΝ ΜΕΝ ΗΝ ΠΑΝΣΕΠΤΟΣ

ΕΩΡΓΙΟΣ ΕΤΕΥΞΕΝ ΕΥΙ- (*)

Je reconnus bientôt que l'inscription était en vers, c'est-à-dire, des trimètres iambiques ; que le fragment, eu égard à la longueur de la traverse, était le commencement du premier et du troisième vers, de sorte que toute l'inscription en contenait quatre.

Le πάνσεπτος n'étant point du genre neutre, je ne pouvais suppléer ni κάστρον ni τεῖχος ; si je le supposais masculin et que je pensasse à πύργος, il aurait fallu suppléer πῦργοι, et πάνσεπτος aurait dû être au pluriel. J'ai donc complété le premier vers par : αὐτὴ ἡ πόλις, ce qui faisait :

Καὶ πρὶν μὲν ἦν πάνσεπτος αὐτὴ ἡ πόλις,

Le second vers qui manque, devait exprimer un évènement contraire, arrivé plus tard ; je lis donc :

Τὸ δὲ τεῖχος ἔνθα συμπτωθὲν νῦν ἐκ βάθρων

Le troisième vers, dont le commencement est conservé, sera

Γεώργιος ἔτευξεν εὐγενὴς ἀνήρ.

et j'ajoute comme quatrième vers

Σωλῆ α θ' ἡμῶν κοιρανου ἡγουμένου.

En Français :

« Et autrefois cette ville était respectée par tous, mais les murailles de ce côté s'écroulèrent plus tard, et maintenant c'est moi, George de noble extraction qui les ai rétablies, avec les conduits d'eau sur l'ordre de notre empereur. »

Si la critique sévère trouve à redire contre des vers commençant par un *et* : nous répondrons avec Cuvier, que rien n'est brutal comme un fait ; d'ailleurs le Γεώργιος avec le ο: long n'est pas de première beauté.

Quant à l'époque où ce George aurait vécu, il me semble que c'est vers 600 après Jésus Christ. Dans la règle les murs sont érigés par les préfets de la ville ou par les préfets du prétoire.

Or, Théophylacte Samocatta mentionne vers 600, sous l'empereur Maurice un Georgios comme préfet du prétoire, et les annales de Byzance, dans le même auteur comme d'autres historiens Byzantins, parlent d'un grand tremblement de terre, arrivé le 10 mai en 583, sous le même empereur. D'ailleurs les Avares ont tranché la tête à 10,000 prisonniers Grecs sous les murailles de Byzance dans le camp de l'Hebdomon et sous les yeux de ce prince trop avare pour payer la rançon de ces malheureux. Aussi cet empereur fit-il pour contenter les Byzantins aussitôt après une dépense de 30 talens (*) pour rétablir les aqueducs probablement gâtés par les Avares, afin de forcer la ville à se rendre et de sécher les fossés.

(*) Avec Σ et E ronds.

(*) Six talens d'or, 20,000,000 fr.



peau de tigre ou de lion, avec ses griffes. Le cavalier est en simple tunique ; sur la poitrine ondule une espèce de petit manteau chlamyde ou paludament. Le bras gauche est élevé en arrière, semblable à la tenue des célèbres statues équestres de Théodose II et de Justinien : circonstance qui, à mes yeux, caractérise déjà notre fragment comme Byzantin de cette époque-là.

Le cheval ayant les deux pieds de derrière parallèles doit avoir été représenté au galop.

Le personnage en arrière ne se laisse deviner que par la main et le bras gauche bien conservés. Cette main d'une beauté pas méprisable, tient un faisceau de quatre tiges, s'élargissant un peu à l'épaule, où elles sont brisées. Cette circonstance pourrait faire penser à une victoire ailée, portant en sa droite une couronne de laurier et dans sa gauche en faisceau des branches de palmiers : ou bien à un licteur ; ou enfin à un compagnon de chasse qui porterait en gauche un certain nombre de javelots pour son maître, dans lequel cas le cavalier lui-même devrait être pensé comme lançant le javelot avec sa droite élevée en arrière.

Cette dernière circonstance expliquerait, pour le cas où le cavalier représenterait un empereur, la raison de son costume non héroïque.

Dans le cas, où l'on voudrait y voir une entrée triomphale, ce ne pourrait être un empereur ; l'on pourrait alors penser à Bélisaire retournant de son expédition en Afrique et cherchant, sur son cheval avec la peau de lion africain, à plaire par la modestie du reste de son costume à la jalousie de Justinien.

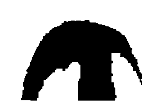
Je ne puis encore me décider ; mais ce qui est certain, c'est que ce fragment est une pièce précieuse d'une époque, où les monuments de l'art nous font défaut. Le style dans son ensemble laisse beaucoup à désirer.

Médailles du dernier Constantin et médaille d'OR UNIQUE de l'Empereur Pescennius Niger.

Deux systèmes se disputent le monde: l'un, celui de la stabilité et de l'autorité de ce qui est établi; l'autre celui du mouvement et de la transformation. L'un et l'autre ont leur raison d'être. Partout où il s'agit de l'exécution, c'est-à-dire, dans le gouvernement et dans l'administration, dans le culte et dans l'école, dans les tribunaux et dans l'armée, la première seule sauve du chaos et de l'anarchie; mais quand il s'agit du progrès et des études, la stabilité et l'autorité sont comme une tête de Méduse qui pétrifie, et elles empêchent. L'homme le plus instruit apprendra encore jusqu'au tombeau, et les sciences surtout suivront leur vocation de progresser jusqu'à la fin du monde; tout ce qui a été trouvé, n'est qu'un degré qui sert pour monter à un autre degré plus haut. Le jour où l'on établirait le contraire, serait non seulement un arrêt, mais le contraire du progrès, la marche serait descendante et ce serait le retour à l'ignorance.

Par bonheur la nature travaille, sans attendre la décision des naturalistes, la langue sans les grammairiens, l'histoire sans les historiens, et le ciel sans les astronomes.

Chose curieuse! La numismatique des empereurs Romains est aussi un terrain que deux systèmes se disputent; l'un qui devrait être le plus vieux, est le plus nouveau, c'est celui recommandé surtout par M. Cohen et suivi par lui dans son précieux ouvrage sur les monnaies impériales Romaines; il classe les médailles d'un empereur d'après l'ordre alphabétique des légendes du revers, sans faire attention que c'est s'attacher au hasard, la légende du revers n'étant que la continuation de celle du côté droit; l'autre est celui d'Eckhel qui les classe chronologiquement. La première est recommandable pour un marchand de médailles, qui doit pouvoir vite classer et trouver une médaille, l'autre est plus avantageuse pour l'histoire et la science: car abandonner la chronologie c'est arracher les yeux à l'histoire. M. Cohen lui-même n'a pas pu échapper à la tête de Méduse qu'il a favorisée: car, quand il cherche à expliquer et à donner quelque part une date à une monnaie, ses talents indubitables sont comme paralysés; je cite un exemple. Il y a un coin de deux fils de Constantin, de Constant I et de Constance II (dans Cohen, N. 160 du premier, et N. 272 du second); ce sont deux victoires marchant de face l'une de l'autre et tenant chacune une couronne et une palme, avec la légende: VICTORIAE. DD. AVGG. Q. NN.—M. Cohen y ajoute la Remarque suivante: « Ni Banduri ni Eckhel n'ont » donné l'explication de cette légende » qu'on retrouvera plus tard à Constance » II. Il est probable qu'elle doit se li» re: *Victoriæ dominorum Augustorum* » *quinque nostrorum*. Ces cinq princes » Augustes ou Césars, seraient Cons» tantin II, Constance, Constant, Del» mace et Hanibalien, et toutes les mé» dailles, où se trouve cette légende au» raient été frappées un peu avant la fin » de l'an 1090 (de J. Ch. 337) entre la » mort de Constantin et l'assassinat de » Delmace et d'Hannibalien. » Eh bien, quant à moi, qui cherche et qui m'exerce à classer chronologiquement les médailles, j'ai trouvé que ces médailles sont faites en mémoire de la bataille d'Aquilée en 340, où Constantin II fut vaincu par ses deux frères Constant et Constance



II, et les deux vainqueurs sont représentés par les deux DD, par les deux GG et par les deux NN et le Q est un QVE, de sorte qu'il faut lire ; *Victoriæ duorum, dominorum augustorum QUE nostrorum.* Voilà pourquoi ce type avec cette légende ne peut se rencontrer que pour ces *deux* fils de Constantin.

Dans les domaines de l'histoire il faut donc qu'il vous soit permis de renverser une opinion ou une thèse établies, quand des études sérieuses vous en font découvrir la fausseté. Que dis-je ? C'est un devoir que vous accomplissez,

C'est comme tel que je voudrais, qu'on accueillît mon article publié dans les journaux, écrit comme essai de démontrer que l'on a eu tort d'établir que le dernier Constantin n'a voulu ni être couronné, ni être nommé empereur et qu'il n'a pas frappé de monnaies.

J'ai prouvé par le témoignage de Phrantzès qu'il a été couronné et reconnu comme empereur ; j'ai démontré que l'atélier monétaire grec a frappé une dernière monnaie grecque sous Mahomet II le conquérant, aprés la prise de la ville, qu'il ne peut donc avoir chômé pendant près de 5 années du régne de Constantin XIV pour frapper cette dernière monnaie au règne de Mahomet II.

Aujourd'hui j'ai découvert la preuve directe de mon opinion dans un passage de Phrantzes qui m'avait échappé,

C'est pag. 256, qu'il dit, que pendant le siège, la monnaie venant à manquer dans le palais pour payer les soldats qui défendaient la ville, l'empereur fit enlever aux églises les vases saints *et en fit frapper de la monnaie.* Voici les mots de Phrantzes :

Ἐπειδὴ δὲ καὶ χρημάτων ἐσπάνιζεν τὰ βασίλεια διὰ τὸν μισθὸν τῶν στρατιωτῶν, προσέταξεν ὁ βασιλεὺς λαβεῖν τὰ τῶν ἐκκλησιῶν σκεύη ἅγια καὶ ἀφιερωμένα τῷ Θεῷ. καὶ χρήματα ἐποίησαν καὶ μή τις ἐγκαλέτῃ ἡμᾶς ὡς ἱεροσύλους .. ἔλεγε ὁ μακαρίτης βασιλεύς « ἂν ὁ Θεὸς τὴν πόλιν λυτρώσηται, τετραπλοῦν ἀποδώσω τῷ κυρίῳ μου. »

Dans ce passage, il n'est pas expressément fait mention *d'or* et *d'argent* ; mais il est plus que probable que ces vases étaient d'or et d'argent. Il a donc été frappé sous Constantin des monnaies non seulement en *cuivre*, mais *en or* et *en argent*; et les numismates auront à espérer que de telles monnaies se trouveront.

Mais, me dira-t-on, pourquoi n'en avons-nous pas ?

A quoi je répondrai, qu'il se peut que nous en ayons, sans que nous ayons jusqu'ici reconnu qu'elles sont de lui, ou que son successeur peut les avoir supprimées, démonitisées, ou changées en monnaies à son coin.

Dans le dernier cas, l'on comprendrait leur extrême rareté; mais on n'aurait pas à renoncer à l'espoir d'en trouver une que le hasard aurait conservée, s'étant perdue durant son règne même, ou avant que Mahomet II les supprimât.

Peut-être faut-il adopter la dernière opinion pour l'or et pour l'argent, d'autant que la même hypothèse expliquerait aussi la rareté ou l'absence complète des médailles de certains personnages, comme Sulpitia Memmia, les médailles d'empereurs Latins à Constantinople en or et en argent etc. Mais pour le cuivre j'aime mieux m'arrêter à la première hypothèse, et seulement dans le cas, où tous les efforts des numismates n'aboutiraient à aucun résultat, j'adopterais aussi pour le cuivre la seconde comme la seule probable.

J'ai donc commencé à signaler pour ce dernier métal une espèce de monnaie qui se promènent dans les médaillers (on nomme médaillers une table ou caisse renfermant des médailles) des numismates byzantins. Ce sont celles avec un prince assis sur le trône. J'ai prouvé que ce type, cessant avec Léon et Alexandre en 866, n'a été repris qu'à l'époque de la restauration paléologine. J'en possède maintenant une telle avec la légende de Michael (viii), et une autre avec celle d'Andronic (iv) ; d'autres encore ont le nom du prince fruste ; nous attendons de nouveaux exemplaires.

Aujourd'hui nous nous permettons encore de porter l'attention des numismates sur un autre type en cuivre, vague



aussi, puisqu'on ne sait le classer. Ces monnaies sont d'un cuivre assez gros et plat de 25—27 millimètres de largeur. Des deux côtés il y a un double cercle de grénétis assez espacé l'un de l'autre pour avoir entre eux un troisième cercle de grosses boules; au lieu du prince et de sa légende, il y a d'un côté le buste de la *Vierge des* Blachernes, aux mains levées avec ΜΡ ΘΥ ; de l'autre ΙΣ ΧΣ avec le buste de Christ. Notez. que j'en ai entre-autres deux exemplaires, *surfrappés* sur des monnaies dites des empereurs Latins. Elles seraient donc certainement Paléologines ; mais ce qui est surtout curieux, c'est que ces médailles-là se trouvent ordinairement dans les couches de terrains les plus élevées Ces jours-ci, où l'on jeta les fondements d'une maison dans notre jardin, les ouvriers en ont découvertes deux, mêlées avec des monnaies turques. Ceci semble parler en faveur d'une attribution de cette médaille à un des derniers princes grecs. Notons encore que ces doubles cercles *espacés* ne commencent que sous Andronic II et ne dominent que depuis Manuël II, et que les lettres qui remplissent alors cet espace ne sont remplacées par un cercle de grosses boules que sur un *seul* exemplaire de *Jean VIII*, le prédécesseur du dernier Constantin.

Pour appuyer d'un autre exemple ma devise que le principe d'autorité dans les sciences nuit au progrès et que la doctrine des numismates a encore besoin de se perfectionner, je choisis encore dans ma collection de médailles un exemplaire *unique en or* de l'empereur *Pescennius Niger*, dont l'histoire et les disgrâces sont si intimement liées à la malheureuse ville de Byzance, qui périt dans ce prélude de devenir la capitale d'un empire d'Orient.

Les numismates répètent aujourd'hui à l'envie l'un de l'autre, qu'il n'y a pas de monnaies *d'or* de cet empereur, et que celles qui se rencontreraient doivent être regardées comme suspectes ou fausses. Je pourrais dire que l'on abuse du mot *suspect* comme de celui d'hibryde dans la numismatique, que ce mot semble inventé pour masquer le manque de principes bien arrêtés, que l'on s'en sert comme d'un subterfuge commode pour se tirer d'affaire ; je pourrais dire que, si, dans un livre quelconque quelqu'un, qui n'a pu juger d'une médaille, que la fortune a fait tomber dans sa main, a choisi cette expression, qui, au fond, ne veut dire que : « *je ne sais pas*, » l'usage est de regarder une telle médaille comme condamnée. Cependant mon cas particulier est bien plus avantageux, puisque en remontant à la première source de cette opinion des numismates ; j'ai découvert, qu'elle est née d'un *malentendu*.

Il s'agit de la médaille d'or unique de ce prince dans le cabinet de France, laquelle fut volée et fondue en 1829.

Le Revers de cette médaille était :

CONCORD (sic) IA. P. P.

Mionnet, qui l'a encore vue lui-même, est le premier qui se sert du mot, « suspect », mais quand on lit attentivement sa remarque, elle est faite contre quelqu'un qui l'a voulu regarder comme suspecte. Il dit qu'elle « PEUT PARAITRE suspecte à cause du titre de P. P. (c'est-à-dire *pater patriae* au revers, titre que Pescennius n'a pu recevoir du Sénat de Rome, » mais en même temps il donne à cette médaille le prix de francs 1200 (*), et il refute l'objection qu'il vient de relever, en ajoutant, que Rome n'était pas la capitale de l'empire de Pescennius Niger mais la ville d'*Antioche* en Syrie où l'on peut admettre que toutes les médailles de Pescennius Niger ont été frappées, ce qui explique l'orthographe barbare des mots latins.

Pour ceux qui malgré tout cela persisteraient à vouloir admettre que Mionnet a eu un bien léger scrupule sur cette pièce d'or, alors unique et disparue aujourd'hui, j'ose déclarer que ce serait un travail de Sisiyphe de chercher à élaguer toutes les irrégularités qui pullulent dans l'histoire du monstre ingouvernable

(*) Ce prix de 1200 fr. serait une taxe à tripler ou quadrupler aujourd'hui où Manlia Scantilla taxée par Mionnet 220 fr. vaut 1000 fr. et tous les Clodius Albinus d'or taxés par Mionnet 500 fr. valent 1500 fr. etc. Voir Cohen.

nommé empire Romain. Parmi mille monstruosités je n'en choisis au hasard que deux. D'après quelles règles les femmes sont-elles devenues membres du Sénat Romain? d'après quelle autre règle un cheval est-il créé consul Romain? Si nous voulons rejeter tous les événements arrivés contre la règle et contre l'ordre dans l'empire en cinq siècles de son existence, il ne nous resterait pas la centième partie de son histoire assez maigre et pour la plupart assez malencontreusement relatée par de misérables compilateurs, qui sont presque notre seule source. Que dis-je? Il faudrait retrancher tous les empereurs dans l'empire encore censé *république* et portant encore l'enseigne de S. P. Q. R.

Pour le prouver je m'arrête encore un instant à une sorte de médailles d'Adrien, dont l'examen est si instructif pour la science en général et pour les mœurs de cette époque en particulier. Ces médailles sont une pierre de touche pour la méthode à suivre dans la numismatique.

Ces médailles, s'il ne s'en fût trouvé par hasard qu'une seule, auraient été condamnées, *archicondamnées* par les numismates, qui établissent des régles tranchantes; mais comme il s'en trouve de pareilles avec une demi-douzaine de revers différens, on s'est contenté à expliquer le P. P. (qui s'y trouve aussi,)d'une manière je dirais presque absurde, ne s'apercevant même pas que le P. P. était la plus petite irrégularité à expliquer dans la légende. Que dis-je? On n'a pas même cherché à lire la légende entière; car il n'y a que le pauvre P. P. auquel c'était la mode de faire la guerre.

Voici une de ces médailles frappées tout aussitôt après l'avènement d'Adrien au trône impérial, où il parvint après la mort de Trajan, par la protection de Plotine, veuve de cet empereur, et par une adoption douteuse.

Méd. d'or et d'arg. Cohen N. 51—55. côté droit:

IMP. CAES. TRAIAN. HADRIANO
OPT. AVG CER. DAC
(tête de Traj. laurée,)

Revers:
ADOPTIO (à l'exergue). PARTHIC.DIVI.
TRAIAN.AYG.F. P.M.TR, P. COS
PP (à l'entour.) Trajan et Adrien se donnant la main; l'un des deux tient un livre. (en 117 apr. J. Ch.).

M. Cohen dans une note p. 99 dit:

» On trouve quelquefois le titre P. P. à la fin de la légende qui *commence* par PARTHIC. DIVI sur les médailles frappées dans son premier consulat, mais il faut bien faire attention que dans ce cas-là le titre de « *père de la patrie* » s'applique à *Trajan*. »

Notons d'abord en passant que M. Cohen ne semble pas connaître lui-même son système de classer par ordre alphabétique du commencement de la légende du Revers; il dit dans la remarque que la légende *commence* par PARTHIC, et pourtant il ne la place pas au P. mais à l'A parcequ'il lui plait de prendre un mot à l'exergue ADOPTIO, qui d'une manière brutale vient interrompre et couper les titres d'Adrien; nous retrancherons donc ce mot, pour le mettre à la fin; et pour pouvoir lire sans interruption la véritable légende qui est celle-ci:

Imp(eratori), *Caes*(ari), *Trajan*(o), *Hadriano*, *opt*(imo), *Aug*(usto), *Ger*(manico) *Dac*(ico), *Parthic*(o), *Divi Trajan*(i) *Aug*(usti) F(ilio), P(ontifici) M(aximo, *Tr*(ibunitia) P(otestas)*cons*(uli) P(atri) P(atriæ) *Adoptio*.

Selon M. Cohen, il faudrait lire Patris Patriæ au génitif à rapporter à *Trajani*, duquel il est séparé par 6 titres au datif qui ont rapport au mot *Hadriano*. De telles choses arrivent dans les vers, mais non dans le style épigraphique.

D'ailleurs je demanderais alors, que faites-vous des épithèthes *Optimo*, *Germanico*, *Dacico*, titres portés seulement par Trajan et ne convenant point au jeune Adrien? Il est clair que nous avons sur ces médailles *véritables* et non suspectes toute une file de titres donnés arbitrairement à un prince par un atelier monétaire, Voilà le fait, qu'il faut accepter et chercher à comprendre.

Notre explication est celle-ci: Trajan meurt subitement en Asie. Là, près de

l'armée, Adrien parvient à être proclamé. Les ateliers monétaires à Rome, ayant appris la nouvelle ne peuvent plus continuer à frapper des monnaies de Trajan; il leur en faut de nouvelles, et, comme le télégraphe ne fonctionnait pas encore, les directeurs des ateliers monétaires,ne voulant pas rester oisifs ni être les derniers à fêter le nouvel empereur, frappent des monnaies d'Adrien, que l'on disait adopté par Trajan. Pour les titres ils ont pensé : plutôt trop que trop peu : quod abundat non vitiat, et ils lui ont jeté sur les monnaies la main pleine de titres, qu'avait portés le défunt. Ils étaient aussi serviles que le peuple et le Sénat.

Il est arrivé un fait pareil à Paris, quand Louis XVIII y fit son entrée. Un marchand d'estampes dans son empressement d'étaler dans sa boutique le portrait du nouveau Roi, prit une planche de Napoléon, en fit un peu retoucher la physionomie, et en un tour de main pouvait vendre des Louis XVIII *avec des boutons à l'aigle impériale*, etc. « En voulez-vous, en voilà ! » Le cabinet des estampes de Paris garde un exemplaire curieux de ce Napoléon transformé en Louis XVIII.

Mais retournons à notre médaille d'or de Pescennius Niger. Elle nous a été apportée de Syrie, où une femme après y avoir pratiqué un petit trou, l'avait attachée à sa coiffure. Le style est très beau dans ce type, le portrait d'une mâle beauté sans-pareille ; mais les lettres sont aussi barbares que sur les autres médailles de Pescennius.

Ce sujet est le même que celui de la médaille d'argent du cabinet de M. le duc de Blacas, décrite et gravée par Cohen sous le nº 21 ; cependant le G se trouve de plus à l'AVG du droit; et *VATORI* y est aussi complet au Revers IOVI-CONSERVATORI ; de plus l'*aigle* au pied de Jupiter dont on ne voit qu'un faible indice dans la gravure de l'ex. Blacas et que la description de M. Cohen passe sous silence, est très-bien exprimé sur notre médaille d'or unique (*frappée d'un autre coin* que celle-là.) Le poids est de grammes 5.10. Le trou en aura diminué le poids. Enfin les fameux P.P ne s'y trouvent point. Aussi toutes les personnes, capables d'en juger, qui ont eu cette médaille en main l'ont-ils déclarée irréprochable (*) et pour que les amateurs puissent en juger, je l'ai envoyée à M. L. Hachette (boulevard St. Germain 77).

(*) Je cite S. Exc. l'Internonce de Prokesch-Osten, M. Cayol, M. Alishan, Padre Romano, M. Newton, etc., etc.

Monument du THEODOSE II, sur le Forum Tauri, nommé TETRA-DYSIOS, BELLÉROPHON et JOSUÉ.

Je demande pardon au lecteur, s'il trouve que ma plume exprime un peu de satisfaction personnelle dans cette découverte: mon individualité telle qu'elle s'est formée sous les sueurs des études, particulières à ma carrière, a eu le rare bonheur de rencontrer un fragment, que mille autres auraient méprisé et traité comme une énigme, tandisqu'il me fut possible de le reconnaître, et de réunir les notices plus ou moins erroniques, en un ensemble qui s'approche assez de la reconstruction véritable et complète d'un monument perdu.

Ce fut au milieu du mois de Décembre en 1865 que je fis une excursion au Séraskérat, qui sous l'ingénieuse direction de l'architecte M. Bourgeois est rebâti maintenant dans le style ennobli de l'architecture orientale. Là en parcourant les débris de ruines, de colonnes et de chapiteaux, mon fils m'appela pour voir un fragment sur lequel se voyaient quatre lettres. Ce fragment de marbre est plat mais un peu arqué; il a 90 centimètres de longueur et 59 de hauteur sur 20 d'épaisseur. Toutefois cette dernière n'est pas intacte et pourra avoir été de 40 centimètres, à en juger par les arabesques qui le couvrent par en bas. Ce fragment porte les 5 lettres

CΦAEC (E rond)

dont la 1re et la dernière sont incomplètes.

Je reconnus qu'en commençant par la première lettre, aucun mot ne pouvait se former : mais, en essayant par la seconde, l'on pouvait arriver au mot φαεσφόρος, forme poëtique pour φωσφόρος c'est-à-dire : « *ce qui porte lumière* ; » or, c'est au soleil que convient cette épithète. Puis, en ajoutant ce mot, j'obtins φαεσφόρος ἥλιος, débris d'un Hexamètre héroïque. Bientôt me vient un souvenir, je me rappelai avoir vu ce passage dans une inscription conservée dans l'anthologie grecque. En y recherchant, j'ai trouvé (Anthol. grecque Planudéenne liv. IV, N° 65, ed. Tauchnitz vol III, p. 247), les 175 lettres qui manquaient à notre fragment.

Ce sont les cinq Hexamètres suivans :

Ἔκθορες ἀντολίηθε ΕΦΑΕC φόρος ἥλιος ἄλλος,
Θευδόσιε, θνητοῖσι, πόλου μέσον, ἠπιόθυμε,
Ὠκεανὸν παρὰ ποσσὶν ἔχων μετ' ἀπείρονα γαῖαν
Πάντοθεν αἰγλήεις, κεκορυθμένος ἀγλαὸν ἵππον
Ῥηϊδίως, μεγάθυμε, καὶ ἐσσύμενον κατερύκων

ce qui veut dire :

« Tu surgis de l'Orient comme un autre soleil brillant,
Théodose, toi, qui es au milieu du ciel, bienveillant pour les mortels,
Ayant à tes pieds l'Océan et la terre infinie,
Et, entouré de tout côté d'éclat,
Tu domptes aisement et avec courage un beau cheval, bien qu'il sa roidisse.»

Au dessus de ces vers, l'anthologie, publiée d'après des collections manuscrites n'a que le «lemma». Εἰς στήλην Θεοδοσίου βασιλέως, c'est-à-dire: «sur une statue de l'empereur Théodose», probablement parceque l'anthologiste, quand il a copié les vers, pensait que tout le monde les peut voir sur le monument, et que chacun sait où il est et quel Théodose la statue représente. Il a été bien loin de croire, que bientôt l'inscription disparaitrait sur le monument et ne figurerait plus que dans son manuscrit, de sorte que le monument devint bientôt pour ces siècles d'ignorance une énigme non moins grande que les vers, que l'on ne savait plus à qui attribuer. Le monument lui même ne tarda

pas à perir de la main de Barbares Latins plus ignorants encore, et les écrivains des antiquités de Byzance confondirent les souvenirs qui s'échappaient, et, selon le niveau des connaissances on y broda de la manière souvent la plus insipide.

Débrouiller ce chaos est un travail dans les écuries d'Augias et plus pénible encore que de trouver les 175 lettres manquantes quand il n'y en que trois que le hasard vous offre comme certaines.

Nous tacherons de mener le lecteur par ce labyrinthe, en joignant toutes les preuves à notre récit, et en examinant avec lui les passages dans les auteurs qui pourraient sembler contraires aux résultats de nos recherches; d'autant que des idées fausses se trouvent répandues et recopiées machinalement et sans scrupules même dans les ouvrages qui, à l'époque de leur publication passaient et passent souvent encore pour autorité et sont estimés à juste titre. Aussi ne voudrions nous pas passer pour infaillible ; mais nous avons eu toujours recours aux sources mêmes, et nous prions ceux qui ne seraient pas disposés à accepter ce que nous établissons, de faire comme nous, c'est-à-dire, de ne consulter que les sources elles mêmes. C'est ainsi que la vérité peut se faire jour ; et là encore la critique ne pourra être écartée. Non seulement ce que l'on comprend sous le titre de «*sources*» et ce qui nous en est parvenu, a passé par les mains de copistes plus ou moins ignorans; ou bien celà est une tradition qui dans la suite des temps a subi des changemens souvent bien étranges ; mais, ce qui est plus grave, l'esprit qui dominait cette époque d'ignorance était imbu de fanatisme politique et religieux, à tel point, que les faits racontés pourraient être taxés sinon de mensonges, du moins d'erreurs et d'inexactitude dans la forme sous laquelle ils sont représentés. La devise : *Omnia ad majorem Dei gloriam!* est plus vieille que l'histoire moderne, dans laquelle on le reproche à un ordre religieux, tandis qu'on pourrait accorder un très-grand prix à celui qui fût capable de trouver un parti politique, religieux, national ou scientifique quelconque par lequel cette maxime ne soit pratiquée largement. De nos jours la foi et la science ont à se retremper l'une dans l'autre pour conserver le reste de leurs vertus.

Ajoutons, que, pendant notre essai de reconstruire ce monument le crayon en main, nous avons été appelé souvent à peser et à réexaminer les raisons pour l une ou l'autre manière, et nous avons dû quelquefois renoncer à une première idée, pour en adopter une autre plus juste, qui nous a été quelquefois suggeré par nos amis. Il a donc fallu aussi, refondre, élargir, appuyer le texte et en donner les raisons.

La première question, où était placé le monument qui portait l'inscription est décidée aujourd'hui. Le fragment a été trouvé au Sérarkerat. Là se trouvait l'ancien *Forum Tauri* ou *Foram Theodosii.* Le troisième vers de l'inscription confirme cette supposition ; il dit : « Ayant à tes pieds l'Océan et la Terre infinie ! » De la place du Séraskérat l'on jouit d'une vue très-étendue de Constantinople, de ses environs, des deux continents (Europe et Asie) et de la mer qui les sépare. La tour des incendies (nommée du Séraskérat) y a été depuis érigée pour cette raison.

Comme notre fragment s'est trouvé dans un mur souterrain avec des briques, qui portent la marque de Manuel Comnène, l'on peut supposer que l'inscription a passé dans une collection de vers bien avant le douzième siècle, et qu'au milieu de ce siècle, l'inscription avait disparu en partie ou entièrement. Depuis aucune légende n'indiquait plus quel personnage la statue représentait, ou bien le nom de Théodose n'y existait plus. Voilà pourquoi, du temps de la prise de Constantinople par les croisés latins en 1205, d'aucuns croyaient que cette statue équestre, au milieu du forum Tauri, représentait un Bellérophon sur le Pégase ; d'autres affirmaient que c'était un Josué qui arrête le soleil; d'autres croyaient y voir un Adrien, d'autres enfin un empereur quelconque. Puis vinrent les croisés latins avides de butin ; ils détruisirent complètement la statue pour se venger de ce que le cheval foulait sous le pied gauche de devant,



une petite figurine agenouillée et ayant les mains liées derrière le dos. Comme on ne reconnaissait plus dans lui le Persan que cela représentait, avec, son manteau de peau, mais que parmi les Grecs cela passait pour un Bulgare, pour un Russe ou pour un Goth; eux, les croisés Latins, croyaient y reconnaître un compatriote d'eux, dont l'injure devait être vengée par la destruction du monument entier. Il ne leur fallait pas tant pour détruire.

Nicète Choniate, contemporain de la destruction de ce monument par les croisés Latins, dit p. 848, qu'ils cherchèrent à détruire tous les monumens, surtout ceux qu'ils apprirent avoir été érigés contre leur nation. « Voilà pourquoi, dit-il, en son grec boursoufflé, ils n'épargnèrent pas non plus le sabot du pied gauche de devant du cheval, lequel, placé en bronze sur une pierre carrée blanche dans le forum nommé du Taureau, portait sur son dos un homme en costume héroïque, très-bel à voir et lequel (cheval) ne peut pas s'empêcher de se réjouir lui-même de la beauté de son exécution : il est tout brillant, hennit, se roidit, et redresse les oreilles comme au son du clairon. Les uns disent que c'est un Pégase, et celui qui le monte, un Bellérophon ; d'autres que c'est un Josué, fils de Navi (Nun) monté sur un cheval quelconque, et, ce qui, selon eux, prouve cela clairement, c'est la tenue du cavalier, qui étend sa main droite vers le char du soleil à son déclin et vers le cours de la lune, pour leur ordonner de s'arrêter et de ne plus s'avancer ; de plus le cavalier tient un globe d'airain dans le creux de sa main gauche. »

« En détachant donc avec des leviers les pieds du cheval, il trouvèrent dessous une figurine humaine, ressemblant le plus à quelqu'un de la race des Bulgares, perforée par un clou et enveloppée de plomb ; ou bien, représentant un Latin, comme depuis longtemps tout le monde l'affirmait. »

« Et tout cela passa dans les fonderies des essayeurs d'argent. »

Plus loin p. 857 Nicétas repète la même chose, et il ajoute : «que l'opinion d'après laquelle cela (le cheval) représente un Pégase était basée sur la circonstance, que le cheval était *sans bride* et courait à travers champ sans être retenu. » Pour nous ces derniers mots prouvent, que les Latins n'ont donné que le coup de grâce au monument, et que les Grecs eux-mêmes avaient déjà, avant l'arrivée des Latins, dépouillé le cheval de tous les harnais d'or.

Le même auteur fait suivre à cet endroit un recit qui ne s'accorde pas avec le premier sur l'emplacement de la figurine *sous* le pied du cheval ; il dit :

« Une antique renommée était repandue dans la bouche de tout le monde que *dans* (ἐν) le sabot gauche du pied de devant du cheval était cachée (enterrée, κεῖσθαι) une figurine d'homme ; selon les uns : quelqu'un de la race des Vénitiens ; selon d'autres quelqu'un des peuples occidentaux non alliés des Romains, ou un des Bulgares. — Aussi longtemps que le sabot est resté intact, on ne pouvait ni voir, ni savoir ce qui était caché à l'intérieur. Mais quand le cheval et le cavalier furent enlevés et jetés dans le feu, on trouva aussi la figurine en bronze enterrée dans le sabot du cheval, et elle était entourée d'un manteau comme la peau des animaux. Les Latins, faisant peu de cas de ce que l'on avait débité sur cette figurine, la jetèrent aussi au feu. »

Quelle naïve expression du désir de faire trouver partout quelque chose de merveilleux et de caché! Il est vrai que de telles gens ne manqueront jamais, pas même aujourd'hui, et ceci d'autant plus, qu'ils sont ignorans de l'art ou du sens attaché à une représentation historique ou symbolique quelconque ; ce penchant est dans le peuple partout. Allez vous faire expliquer les statues des archevêques de Magdebourg dans la cathédrale de cette ville, maintenant protestante. Le sacristain vous débite un roman complet d'un achevêque qui—monstrueux comme tous les catholiques—écrase une figurine nue de femme sous sa crosse d'évêque *après en avoir abusé*. Cité devant l'empereur, il jure que non, et sur le champ, il devint

tout blanc (le sacristain vous montre une statue d'archevêque en marbre blanc) ; cité une seconde fois, il devient tout rouge en jurant (on vous montrera une autre statue badigeonnée en rouge); cité enfin une troisième fois, il devient tout noir (on vous fait encore remarquer une statue d'archevêque en bronze). Eh bien, les trois statues représentent chacune un autre archevêque (Conrad II ; Othon IV, et Frédéric I), comme les inscriptions l'attestent, et chacun tient la main droite levée pour la bénédiction et non pour jurer; et la figurine nue de femme écrasée par la crosse de l'evêque est un symbole de ce qu'il était ennemi des moeurs inpures et de l'impudence. Or si de pareilles contes se fabriquent en pays protestans de nos jours, ne vous étonnez point de la crédulité ignorante d'un peuple, voire même d'un historien de ces époques de fanatisme religieux et national. Il est aisé de s'expliquer que le Byzantin s'évertuait à rendre plus coupable la barbarie destructive des conquerants Latins, en faisant croire qu'ils n'avaient pas vu celui qu'ils croyaient leur compatriote agenouillé, les mains liées derrière le dos et néanmoins foulé impitoyablement sous les pieds du cheval de l'empereur Byzantin. Du reste notre opinion est aussi celle de Lambeck dans ses notes explicatives de Codinus. Celui, qui, malgré tout cela, voudrait ajouter foi à la fable de Nicétas d'une telle figurine cachée dans l'intérieur du sabot du cheval, devra aussi croire que le cheval prophétise la destinée de la ville, en montrant du pied gauche sur les bas-reliefs de la base ou sur l'inscription ; ou bien que le cavalier est un Théodose I le grand, parce que la main droite du cavalier était levée de telle manière que cela coïncidait par hazard avec la direction de la statue spirale de cet empereur, comme le dit Cédrenus (vers 1037) p. 566, avec ces mots : « Καὶ ὁ κατὰ τὸ ἄμφοδον δὲ ἐςὼς ἱππότης αὐτός ἐςιν ὁ μέγας Θεοδόσιος χεῖρα τείνων δεξιὰν πρὸς τὴν πόλιν, καὶ δεικνὺς τὰ ἐγγεγραμμένα τῷ ςύλῳ τρόπαια, » en français : «Le cavalier érigé au milieu du chemin représente le grand Théodose lui-même, étendant sa droite vers la ville et montrant les trophées qui ornent sa colonne spirale.» C'est bien heureux que Cédrenus ait ajouté la raison, pour laquelle il croyait par erreur que c'était un Théodose le Grand.

Encore un coup, la manière brutale de représenter un empereur victorieux, comme foulant aux pieds de son coursier ou de ses propres pieds un ennemi vaincu domine dans le 4e et 5e siècle apr. J. Chr., témoin toute une serie de médailles de ce temps. Notre statue était donc faite selon l'usage de cette époque.

Les différens auteurs des πάτρια de Constantinople, qui ne se distinguent de Codinus que par la disposition, celle-ci étant dans les premiers par ordre *topographique*, tandis que le dernier a donné à ses antiquités une classification malencontreuse par objets, nous ont conservé des notices importantes sur notre monument. Mais c'est là encore que la faux s'est mêlé au vrai.

Voyons d'abord Codinus (vers 1450) de signis Cp. éd. Bonn. p. 43 :

« Par dessus les grandes colonnes tétradysiennes, visibles de tout côté, au milieu de la place, *il y a* un cavalier que les uns *disent* être un Josué, d'autres un Bellérophon. Il est venu d'Antioche la grande. La base carrée du cavalier, faite en marbre poli, montre sculptée en relief l'histoire future des derniers jours de la ville, où les peuples Russes viendront piller la capitale. La base (en bron.e) *porte* une petite figurine de forme humaine les mains liées et agenouillée. Le pied gauche du *cheval* montre aussi ce qui est prédit dans les bas-reliefs sculptées (ou dans l'inscription ?) »

Les πάτρια disent complètement la même chose voir Anonym. Banduri p. 17 et 18, et le manuscrit inédit du Sérail de Mich. Aichmalotes écrit en 1474 et dont nous avons pris copie. Seulement nous en avons introduit le mot *cheval* souligné, où Codinus, plus embrouillé, n'a que le mot grand (μεγάλου), erreur manifeste.

Le texte suivant est bien corrompu dans Codinus, dans les πάτρια connus et dans notre Michaël Aichmalotes. Cependant en profitant de ce dernier nous rétablissons ce qui suit: Ὠταύ-ως καὶ ὁ κοῦφος Κίων ὁ μέγας (τοῦ Ταύρου) καὶ ὁ (κοῦφ ; κίων) τοῦ Ξε-

ρολόφου ἔχουσι τὰς ἐσχάτας ἱςορίας τῆς πόλεως, τὰς ἁλώσεις ἐνιςόρους.

En examinant avec une froide critique ce rapport de Codinus et des Πάτρια, il appert d'abord que le premier auteur, auquel tous ces historiens des antiquités ont emprunté leurs notices, vivait avant la destruction du monument, puisqu'il y est dit : *ἐςιν=il y a.* Mais aucune inscription ne disait plus ce que le monument représentait. Aussi voit-on par le passage sur le Tzycanistérion (Anon. Band. N. 63, Michaël Aichmalotes p. 65), qu'il vivait sous le règne de Constantin Doucas, (1057-1067). Ceci posé, tout ce que ces antiquités disent, est d'une grande importance, et vient à l'appui de ce que nous avons donné comme notre opinion sur le prisonnier agenouillé, qui n'était donc nullement caché *dans* le sabot du cheval, comme Nicétas voudrait nous le faire croire un siècle et demi après.

Il résulte de plus de cette description graphique des colonnes, qu'elles étaient très-grandes, qu'elles se voyaient de tous côtés, enfin qu'elles étaient *tétradysii.*

Cette expression de τετραδύσιος, où les copistes mettent à volonté ει et ι pour le υ, employée ici pour les colonnes, n'est connue qu'aux auteurs des Πάτρια de Constantinople. Dans Codinus elle se rencontre trois fois ; d'abord à notre passage; puis à un autre comme qualité d'*autels*, enfin comme attribut d'une grande salle au milieu des grands palais byzantins, et qui servait à une espèce d'académie. Les traducteurs latins lui donnent la signification de carré, Byzantios traduit par tetragone, et M. Labarte a eu le courage de représenter la salle de l'académie, dite octogone tetradysios, comme un octogone carré, en la faisant carré à l'extérieur et octogone à l'intérieur. Ces autorités me paraissaient d'abord suffisantes pour adopter cette acception du mot ; toutefois nous reconnaissons que les premières objections nous ont été faites dans le Syllogos grec de Constantinople, qui renferme tant de savans distingués. Là, on croyait devoir reconnaître dans la terminaison δύσιος un sens significatif et non vide, et l'on cherchait à l'expliquer par le nom de nombre δύω, comme s'il y avait quatre fois deux colonnes accouplées. Après de longues recherches il nous a été possible d'être mis sur la véritable voie par un endroit échappé aux savants jusqu'à présent. Il se trouve dans l'Anonymus Banduri N. 170 (Michel Aichm. p. 136), où il est l'épithète d'un passage. Or, si un octogone carré est déjà chose difficile à digérer, que serait-ce donc qu'un passage carré ? Codinus, croyait peut-être à la signification de «carré», et pour cette raison il a supprimé ce passage incompréhensible pour lui ; mais le même *Embolos tetradysios* est nommé autre part *Embolos tetrapylos* ; et voilà le jour qui nous vient par ces portes : c'est un passage à quatre entrées, c'est-à-dire : à quatre portes ; l'on peut y entrer et passer (δύειν) des quatre côtés. Il faut donc l'entendre partout dans ce sens. L'octogone tetradysios sera donc une salle non carrée, mais vraiment octogone à quatre portes d'entrée ; et les autels tetradysii auront une base non en ligne droite, mais elle sera perforée au milieu, de sorte qu'ils ne reposent que sur les quatre coins.

Mais peut-être nous objectera-t-on, que, dans notre monument, Codinus etc., disent κίονες τετραδύσιοι ; ce seraient donc des colonnes perforées à leur base ? — A quoi nous répondrons : Si l'on prend les mots à la lettre, oui !, mais c'est « *pars pro toto*»; le mot de colonnes, grandes comme elles l'étaient, pouvait servir dans le langage figuré du peuple, à désigner tout le monument, et indiquer les colonnes qui laissent quatre passages. En vers cela se nomme une belle figure de rhétorique élégante et de style orné; en prose et dans la bouche du peuple, cela passe à tort pour une manière negligée de parler qu'un Malherbe flagellerait certainement; toutefois nous croyons que le vers de Boileau : « Enfin Malherbe vint » n'est juste que dans le sens que c'est bien heureux que Malherbe soit venu quand la langue existait déjà; le bon Dieu a été bien sage de ne pas avoir créé ce « *tyran des lettres*», à l'époque où la langue se formait : car dans ce cas il n'y en aurait pas, et, crainte de heurter contre une de

ses velléités, nous ne dirions que : *ouf !* comme les brutes.

Une autre notice dans Codinus et dans les auteurs des antiquités de Constantinople, est pour notre monument, plus que choquante, c'est celle qui porte : *Cela* fut apporté d'Antioche la Grande.

Cela veut-il dire que toute la statue vient d'Antioche ou seulement le cheval ? ou enfin faut-il prendre tout le passage pour une erreur ?

S'arrêtant à la conviction que notre monument est un Théodose, l'on pourrait être tenté d'admettre que la ville d'Antioche, possédant à cette époque des artistes bien plus distingués que la capitale, Théodose eût fait fondre le monument équestre dans cette ville ? En effet, l'on n'a qu'à consulter les médailles de cette époque, d'une barbarie révoltante quand elles sont frappées à Constantinople et très-belles quand elles portent l'atelier monétaire de ANT.

La collection si belle et si riche de S. Exc. le marquis de Moustier, ambassadeur de France près la Sublime Porte, et quelques unes de la mienne prouvent cette vérité jusqu'à l'évidence (1). Ou bien encore l'on pourrait penser que le cheval ait été apporté d'Antioche où il aurait auparavant servi pour la statue d'un autre cavalier, et l'on aurait fondu à Constantinople un nouveau cavalier, représentant Théodose, pour le mettre dessus.

Nous pensons que le passage qui parle de l'origine de la statue s'est égaré dans la description de celle du Forum par la mégarde du premier auteur.

Voici nos raisons: Il y avait sur l'Hippodrome une foule de statues apportées de toutes les villes de l'Empire Romain. « Une d'elles, disent les antiquités (1) qui a les pieds ailés, *a été apportée de la grande Antiochia* ; et c'est un Béllérophon ; car là on avait un culte pour lui. »

Peut-on s'étonner, si, en décrivant celle du Forum après avoir admis l'idée absurde et fausse que le monument pouvait être un Bellérophon, l'on ait cru devoir ajouter machinalement les mots que l'on pouvait lire à l'Hippodrome sous un véritable Bellérophon ?

—

Retournons maintenant à nos recherches sur la statue équestre du milieu de la place, dite Forum Tauri, laquelle—le fragment de l'inscription ayant été trouvé au Séraskérat, — ne peut, selon l'inscription complétée, être plus attribuée qu'à un Théodose.

Quel Théodose était-ce donc, et quelle forme avait le monument ?

J'ai mesuré exactement la corde de l'arc du fragment et la hauteur du segment, j'ai trouvé celle-ci de 4 centimètres sur 88 de celle-là ; puis je me servis de ces mesures pour construire un demi-cercle complet ; ensuite, en distribuant les lettres de l'inscription selon les distances du fragment, j'arrivai au résultat qu'un seul plein-cintre ne contenait que juste le quart de l'inscription, y compris les feuilles de lierre ou marques de séparation, placées entre les hexamètres, selon la méthode de ces temps, et la clef de voûte au milieu, ornée probablement d'un grand Monogramme byzantin du Christ.

Il en résulte que l'inscription entière devait avoir été disposée sur *quatre arcs* d'un portique carré, sur le haut duquel se trouvait la statue équestre. Ajoutons que les historiens Byzantins parlent de ce monument en employant les expressions: οἱ μεγάλοι Κίονες περίβλεπτοι οἱ τετραδίσιοι ce qui veut dire, « les grandes colonnes laissant quatre passages qui se voient tout autour : » l'on peut établir que le portique formait un grand car-

(1) Nous avons une monnaie d'or de Théodose II, qui est inédite et d'une barbarie affreuse dans l'exécution, (Voir la lithogr.)

Avers: Tête de face de Théodose II en habit militaire avec casque, lance et bouclier. Légende : D. N. THEOOOSIVS (sic!) P. F. AVVC (sic.)

Revers : Vict. ailée debout à droite tenant une longue croix : VICT : ASIA AVCCCC (sic !) ex. CONO. Dans le champ une étoile.

(1) Codin éd. Bonn. p. 20 (Paris p. 10) antiq. Byzantines dans le manuscrit inédit de Michel Aichmalotès, p. 15.

ré, ayant aux quatre coins de hautes colonnes, et entre lesquelles il y avait les quatres portes d'entrée et de, passage, avec l'inscription ; le milieu portant la statue équestre

Celle-ci ne pourra plus être que celle de Théodose II, car la statue de Théodose I, sur le forum Tauri (comme celle sur l'Augustée) était à pied et placée sur la colonne spirale.

Nous croyons même pouvoir établir que l'existence d'une statue ÉQUESTRE de *Théodose I.* à un endroit quelconque de Constantinople ne pourra être prouvée par aucun auteur ancien. Selon Suidas, celle à cheval du Milium était de Théodose II. Les statues sur l'Hippodrome de Gratien, de Valentinien, de Théodose et de Firmillien le courbu, étaient à cheval, à pied et pour rire ; c'est au choix d'un interprète hardi. Je m'étonne que même M. Labarte ait eu la bonne volonté d'y trouver une statue équestre d'un Théodose (p. 53), mais toujours se garde-t-il d'affirmer que c'est Théodose I. D'ailleurs, ces statues-ci étaient très petites et ornaient les gradins des bancs de l'Hippodrome.

Enfin la statue équestre elle-même se trouve représentée sur des monnaies de bronze de Théodose II, dont je possède deux exemplaires frappés à Chartage avec la lègende ; *Gloria Romanorum*. Ce qui prouve, jusqu'à l'évidence, que le Théodose équestre de l'inscription, le soi-disant Bellérophon et l'Empereur à cheval des monnaies en question, sont identiques, c'est la tenue du cavalier, avec la main droite levée en arrière, et la position de la tête du cheval, qui dresse l'oreille comme s'il entendait le clairon (Nicolas Choniate descript. du Bellérophon), et lève la tête en ouvrant la bouche : c'est le καὶ ἐσσύμενον Κατερύκων. En me servant de toutes ces données, je reconstruis en dessin, tout le monument, et pour rendre ce dessin aussi exact et fidèle que possible, je profite d'un morceau de frise trouvé au même endroit ; ce fragment assez richement orné et voûté horizontalement en un arc plus ouvert, aurait donc orné la soubase du cheval.

Beaucoup de lecteurs instruits ne sauraient s'empêcher, peut-être, en lisant cette notice d'exprimer le regret de ce que cette statue représente un prince faible et sans gloire enregistrée par l'histoire, et qu'elle ait été érigée probablement par Pulchérie pour flatter l'orgueil du faible Théodose II, son frère surnommé le Pieux et le Calligraphe, qui fut trois fois vaincu par Attila.

Mais je remarquerai que, pour juger du mérite d'un prince, il faut tenir compte de l'époque et de la grandeur de ses adversaires. Bajazet, surnommé à juste titre l'éclair (yeldirim), n'a rien perdu pour avoir été vaincu par Tamerlan et traîné (si c'est vrai) dans une cage de fer à la suite de l'armée des Mogols. Il suffit de conserver dans ces monuments d'épreuve le courage de lutter après la défaite pour mériter l'estime des justes. D'ailleurs, Théodose II eut le mérite de sauver l'empire Byzantin, quand celui de l'Occident croula.

Voici quelques détails qui expliquent ce fait : sous le long règne de Théodose II (408—450) comme si la nature s'était alliée aux barbares, de grands tremblements de terre renversèrent plusieurs fois les murailles de Constantinople. L'ancienne muraille de Constantin, placée plus à l'intérieur, s'était écroulée, Théodose la fit renouveler en 413 sous la direction d'Anthémius, en l'avançant plus en dehors, emplacement qu'elle occupe encore aujourd'hui, Cela fut l'œuvre de 2 mois. Il est vrai que les briques du mur de Constantin, portant sa marque et celle de ses fils, furent transportées sur les chantiers et servirent à la nouvelle bâtisse, et il parait même que ce mur théodosien d'Anthémius ne fut qu'un *monoteichos* (un simple mur) tout au pied duquel se trouvait le fossé. Cette dernière circonstance et la célérité du travail furent la cause que 33 années plus tard, c'est-à-dire: en 447 un nouveau tremblement de terre le renversa avec 57 de ses tours.

A cette époque, Attila, vainqueur sur

terre, pouvait venir en chaque instant, il n'y avait donc pas de temps à perdre, et Théodose, se servant du grand nombre d'habitants de la Thrace et de la Macédoine, réfugiés dans la capitale, fit rebâtir les murailles la même année en 60 jours, par son préfet Cyrus (Constantin). A cette occasion on inventa un moyen ingénieux de les consolider et de les rendre capables de mieux résister aux ennemis et aux tremblements de terre. On éloigna le fossé, on fit un second mur intermédiaire et on plaça la terre du fossé entre les deux murailles.

La construction de ces murailles théodosiennes est pour l'empereur et pour son préfet un mérite immense, jusqu'ici trop peu apprécié par les historiens. Ce sont elles qui résolvent l'énigme de la longue durée de l'empire byzantin. Ce ne fut que mille ans après la chûte de Rome et de l'empire d'Occident que Constantinople tomba, et encore ces mêmes murailles aidèrent-elles une poignée de braves et le héros génois Giustiniani (1) à défendre vaillamment la capitale. Les murailles et leurs défenseurs ne cédèrent que devant la poudre à canon et devant les monstrneuses bouches à feu de l'intrépide conquérant Mahomet II.

Au surplus, il y avait aussi des victoires remportées dans l'Orient par Théodose II ou par son général Alain Ardaburius sur Vararane, Roi des Perses, en 421, pour le forcer à renoncer à la persécution des Chrétiens ; l'année suivante ce roi fut obligé de signer un traité de paix pour cent ans. C'est à cette victoire que fait allusion le premier vers de l'inscription ;

« Tu surgis de l'Orient, comme un autre soleil brillant » et c'est spécialement pour cette gloire que la statue fut érigée, le cheval marchant vers l'Orient que la main du cavalier menaçait, et foulant au pied un persan captif et agenouillé.

Si, d'un autre côté, l'on remarque que Carthage tomba au pouvoir des Vandales en 439, et que la monnaie qui représente notre statue équestre de Théodose II est marquée à l'atélier monétaire de Carthage. le temps entre la paix avec les Perses et la perte de Carthage, c'est-à-dire 422 — 439, est celui de l'érection de notre monument. Mais nous pouvons lui donner la date de 425. Théodose II avait alors juste 26 ans, et les premières murailles Théodosiennes d'Anthémius existaient déjà. C'est la monnaie d'or inédite de notre collection dont nous avons donné une description plus haut qui nous permet de fixer l'année de l'érection à peu près à 425 de l'ère chrétienne. Il fallait du temps pour former et pour ériger le monument. La médaille d'or n'a pas pu être frappée immédiatement après la victoire sur les Perses, car comme elle a 5 G. c'est à dire AVGGGGG l'on est obligé de compter, ou les princes seuls, ou les princes avec les princesses tous ensemble. Or, il y avait en 422 et 423, Théodose II avec sa femme Eudoxie et sa sœur Pulchérie, puis Honorius et Constance III avec sa femme Placidie, ce qui fait trois hommes et trois femmes augustes. Donc de quelque manière que l'on fasse, les 5 G ne conviennent pas. Mais en 425 Valentinien remplace Honorius ; il est reconnu et installé à Ravenne avec sa mère Placidie par l'empire d'Orient, de sorte que, si les trois femmes augustes sont comptées avec les deux empereurs, on a les cinq augustes. C'est donc une médaille frappée pour la fête d'inauguration de la statue et en mémoire de la victoire asiatique, médaille jetée selon l'antique usage dans la foule.

Il nous reste à dire encore quelques mots sur quelques accessoires de notre essai de reconstruction du monnment.

La base carrée oblongue qui est placée sur la sousbase et qui porte immédiatement la statue épuestre en bronze, a été ornée par nous de bas-reliefs. Nous ne les avons pas faits au hasard. Nous avons pensé qne ces reliefs doivent avoir été semblables à ceux qui ornaient les deux colonnes spirales de Théodose I. Il en existe des copies fai-

(1) Ce héros a été indignement colomnié par des écrivains injustes, auxquels Gibbon même n'a ajouté que trop de foi. Dans le manuscrit inédit de Critoboulos, qui ne tardera pas à être publié, l'on trouvera la justificotion de cette assertion.

tes avant leur destruction; mais, malheureusement, il ne pourra être question que du degré de fausseté de ces vieilles copies. Je m'étonne que M. Byzantios ait eu le courage d'en faire une olla potrida indigeste pour les estomacs les plus robustes. L'une des copies conservée autrefois à Paris dans la bibliothèque de St-Géneviève est, on ne peut plus ridicule; elle se trouve ainsi reproduite dans Ducange et dans Banduri. Jamais les empereurs byzantins ni leur suite n'ont porté un costume pareil. L'autre pèche peut-être par le défaut contraire. C'est celle de Bellini, reproduite par Banduri et par Agincourt. La question si c'est une copie exacte des bas-reliefs ou une invention hardie de l'artiste, paraît difficile à résoudre. Nous nous en sommes sérieusement occupé, sans être parvenu à une décision finale. Nous avons eu recours au tronc d'une des deux colonnes qui existe encore aujourd'hui à Avret Bazar. Au risque de tomber, nous avons donné notre main gauche à quelqu'un qui nous a tenu presque suspendu, pendant que de notre droite nous avons copié, tant bien que mal, le peu qui est resté conservé.

Quant au style, nous pouvons affirmer qu'il est assez beau, mais nullement au point, comme l'a représenté Bellini. Nous y avons trouvé des chars à 4 roues, semblables à ceux dessinés par Bellini; ils ne sont pas attelés de bœufs comme ceux de Bellini, mais de quatre chevaux. Cela suffit-il pour condamner les dessins de Bellini complétement? Nous ne le pensons pas. Car il y avait *deux* statues spirales. Peut-être a-t-il copié les bas-reliefs de celle du forum Tauri dont il n'existe plus rien.

Eh bien, à défaut d'autres, nous avons pensé que les antiquaires nous sauront gré de leur avoir donné un faible échantillon de notre copie furtive des représentations de la colonne d'Avret-Bazar. (1)

Quant à la clef de voûte avec le Monogramme du Christ, il est conforme à l'époque. Les lettres Α et Ω sont les lettres Α et Ω qui se voient encore aujourd'hui à la ruine d'Avret-Bazar. Ce sont elles qui ont été par erreur prises par Pertuisier pour un A et E et expliquées comme initiales d'Arcadius et de sa femme Eudoxie, et là-dessus l'on a bâti l'opinion que la colonne spirale de l'Avret-Bazar (ou du Xérolophos ancien) était une colonne d'Arcadius.

Quant aux chapiteaux des colonnes, nous les avons pris de monuments de cette époque tels qu'ils se trouvent dessinés dans l'histoire de l'art d'Agincourt.

Dans notre désir de compléter le monument avec certitude, il n'est resté qu'une partie que l'on pourra résoudre de différentes manières, c'est la question si les colonnes et leurs chapiteaux étaient nues et ne supportaient rien, comme nous avons été disposé à le croire, pour qu'elles frapassent d'autant plus les yeux, et que cela expliquât, pourquoi tout le monument a porté chez les Byzantins le nom de « *les colonnes* » : idée qui est en contradiction avec tous les monuments de l'antiquité, et qui serait d'une barbarie révoltante; ou bien si les colonnes ont porté le soubassement du cavalier, comme le dessin, que nous joignons à cette description, le représente. Nous hésitons à nous prononcer sur cette question en dernier lieu, et nous laissons le choix aux savants et aux bienveillants lecteurs.

(1) Nous allons faire mouler un de ces chars à quatre chevaux et quelques personnages pour éclaircir l'histoire de l'art de cette époque.

ADDITIONS aux précédens articles de découvertes archéologiques.

A u N° II.

Le fragment de bas-relief découvert par moi représente *Gordien III* tuant un lion à la chasse près d'Antioche de Pisidie en 242.

Ce fragment de bas-relief, que j'étais disposé à prendre pour une scène de chasse, m'a surtout semblé d'une époque *Byzantine*, parce qu'il présentait dans les plis de la tunique du cavalier des roideurs incompréhensibles, et peu d'accord avec le reste, surtout avec la belle main de l'homme qui suit le cavalier. Revenant plusieurs fois à examiner l'original, je finis par découvrir, que ces reliefs roides réunis ne formaient qu'une ligne depuis l'épaule droite jusqu'au ventre du cavalier. Je reconnus bientôt que cela devait être une partie du javelot lancé par le cavalier. Les raisons qui m'avaient fait d'abord regarder ce fragment comme byzantin, s'évanouirent et mes idées cherchaient alors un souvenir d'une époque meilleure. Je me rappelais une médaille coloniale en bronze de Gordien III frappée à Antioche de Pisidie, dont je possède un exemplaire de bonne conservation. L'ayant consultée, toute incertitude disparut sur le champ.

En voici la description :

Elle est du module 8 de Mionnet, et d'assez belle fabrique. Au côté droit : IMP. CAES. M. ANT. GORDIANYS. AVG. buste de Gordien lauré à dr. avec paludament ; (restes de barbe, douteux comme sur presque tous les bronzes) ;

Au Revers : CAES ANTIOCH. COL (à l'entour) ; SR (à l'exergue). Gordien à cheval galoppant à droite lançant un javelot dans la partie de derrière d'un lion déjà frappé à la poitrine par un autre dard; le javelot lancé par l'empereur passe par dessus la poitrine et semble finir immédiatement sous la racine du pied droit du cheval.

En comparant cette médaille avec notre fragment, l'on reste convaincu que c'est le même sujet. Seulement il en jaillit des conséquences importantes pour l'histoire de l'art. C'est, quand le jeune empereur passa par l'Asie mineure, pour combattre les Persans, où la main d'un traitre ambitieux alla mettre fin à ses jours, que dans la Pisidie il tua un lion à la chasse. Nous savions que la ville coloniale d'Antioche dans cette province nous en a conservé le souvenir sur le bronze en question ; mais ce que nous ne savions pas, c'est qu'un autre monument de cette ville était l'original dont une copie arrangée pour l'espace rond et étroit d'une monnaie nous était parvenue par la numismatique. Ce qui prouve cette assertion : c'est que le graveur de la médaille, n'ayant assez de place devant les pieds du cheval, fut obligé d'avancer le lion, de sorte qu'à peine le javelot du cavalier se trouve dans la direction de la racine de la queue du lion ; force lui fut donc de placer un autre dard comme lancé auparavant dans la poitrine de l'animal : de plus il renonça à placer un porteur de javelot à pied derrière le cheval, cela aurait empêché la légende à l'entour. C'est absolument la même chose, comme les médailles par exemple de Caracalla avec la PROFEECTIO, où il est représenté, tantôt à cheval avec une suite légionnaire ou sans une telle; tantôt à pied sans le cheval, avec un porte-enseigne derrière lui, ou avec des enseignes sans soldat qui les porte.

L'art n'exige que pour l'état enfantin que tout y soit mis. Les plus belles batailles sont pourtant celles qui en pré-

sentent une épisode par une scène saisissante de quelques personnes ; Les enfans trouvent bien le *grand* et la *masse*, et quelquefois la décrépitude a le même goût, comme Spontini qui se croyait obligé d'annexer nne grande partie du parterre de l'opéra à Berlin pour placer son orchestre-monstre. La satyre berlinoise mit le lendemain de la représentation une pétition dans les mains de la statue en bronze de Blücher érigée à côté de l'opéra, dans laquelle il pria le roi de lui accorder un autre emplacement qui le sauvât du tapage et du vacarme infernal de la musique de Spontini. Nous aimons mieux le peintre auquel un bourguemestre ancien avait commandé de lui faire un tableau de Sainte-Ursule avec ses 10,000 vierges martyres, à condition qu'il lui payerait chaque tête quelque chose comme un franc. Comment le pauvre artiste se tira-il d'affaire? Il plaça Sainte-Ursule à la porte d'un portail d'une église et l'on voyait à peine deux têtes de vierges en arrière d'elle. « Eh bien, « fit le bourguemestre, » je ne vois pas les 10.000 vierges que je vous ai commandées ! » — « Elles sont dans l'église ! » répondit carrément le peintre. C'est ainsi que moi je dirai aussi que le porteur de javelots est représenté *à côté de la monnaie*.

Quant au sort du Bas-relief d'Antioche de Pisidie, il nous paraît, que c'est Constantin le Grand qui l'a fait transporter de cette ville à Byzance, quand il en fit sa nouvelle capitale ; l'on sait qu'il dépouilla toutes les villes de son empire de monumens, et qu'il en orna Constantinople.

Il existe encore un médaillon de bronze de Marc-Aurèle à la chasse d'un sanglier. Ce médaillon appartenant autrefois à M. Hobler, se trouve maintenant dans le cabinet de M. Dupré, il est décrit dans Cohen au N° 408 ; celui-ci ainsi que M. Dupré croient que le cavalier n'est pas M. Aurèle. Cependant Hobler dans son ouvrage : « Records of Roman history vol. II. N. 1090 en donne la figure, puis il dit : « Je trouve dans Capitol. Marcus Aur. cap. IV et Dion. p. 816 que Marc. Aur. a eu une rencontre avec un sanglier. »

Notre fragment ne s'accorde point avec la figure de ce cavalier, avec sa pose plus inclinée, avec la forme du javelot, avec la tenue du bras gauche sur la poitrine, et avec la selle de ce Marc-Aurèle.

Au N° III.-MÉDAILLON D'OR du dernier Constantin et VALERIEN II. III et IV trouvés.

Un médaillon d'or de Constantin XIV est trouvé, non aujourd'hui, mais il y a déjà presque un siècle. C'est un médaillon condamné par M. de Saulcy et depuis il n'en a plus été question.

Après la composition des notices ci-dessus, j'ai eu l'avantage de pouvoir de nouveau consulter, dans la bibliothèque de S. Exc. l'internonce M. le baron de Prokesch-Osten, la *Doctrina nummorum veterum d'Eckhel*, vol. III p. 272 et 273. Là il s'agit d'une pièce en or, conservée dans le cabinet imp. de Vienne.

En voici la description :

Côté droit :

ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΣ ΕΝ ΧΩ ΑΥΤΩ (sic!) ΚΡΑΤΩΡ Ο ΠΑΛΑΙΟΛΟΓΟΣ. L'empereur debout de face, en sa droite croix à courte manche comme sceptre, en sa gauche un volumen.

Revers.

ΙΣ ΧΡ. Le Christ nimbé avec croix, debout de face, la droite levée, en sa gauche l'évangile ; autour de l'un et de l'autre double cercle de grénétis très espacé ; dans le champ Φ.

L'on peut affirmer qne M. Eckhel a regardé la médaille comme véritable ; bien que deux reflexions soient venues se présenter à lui, la première, eu égard à une pièce *bien plus grande* et *plus massive* de l'empereur Jean VIII publiée par Gori, et qui ressemble à celle-ci, est que cela pourrait paraître un sceau ; et il se met à refuter cette idée, en déclarant, que cette antique de Constantin *n'a pu servir de sceau, puisqu'il n'y a aucune trace d'un fil qui l'eût traversé, et que d'ailleurs la médaille est trop mince pour celà.* » Les dimensions qu'il en donne et

le poids sont la preuve la plus convainquante de cette assertion. Elle pèse grammes 7. 43. (6 grains de moins que deux ducats) et le diamètre en est de 41 millimètres, c. à. d. plus de trois fois la surface d'un ducat, ce qui fait une épaisseur d'à peu près la moitié.

Le poids indiquerait un double sous d'or, dont l'étalon avait baissé sous les Paléologues, du moins à en juger par cinq exemplaires de ma collection, qui au lieu du poid normal de 4, 49. (rétabli par Isaac I. Comn; comme un étalon unique de ma collection le démontre) ont les poids suivans: Mich. VIII grammes 3. 56. Andronic II un ex. gr. 4 et un autre gr. 3. 85; Andronic II et Michel IX gr. 3. 24; enfin Andronic II Irène et Andronic III gr. 3. 42. Ces 5 pièces dont quelques unes ont beaucoup souffert, donnent une moyenne de gr. 3. 62 ce qui porterait le double à gr. 7. 23. avec une faible différence de 1/37 sur le médaillon en question.

La seconde refléxion que M. Eckhel ajoute pourrait être taxée de maladroite. Il dit: « Mais il faut *d'autant plus se méfier* de cette médaille *parceque* jusqu'à présent elle n'a pas trouvé de compagnon, ou de médaille quelconque d'un autre genre, qui avec certitude puisse être attribuée à cet empereur. »

Cette refléxion, si elle était juste et si les numismates la suivaient avec conséquence, devrait les porter à *se défaire* de toutes les monnaies «*uniques*» qu'ils possèdent.

Il est à regretter qu'il ait fait ces refléxions: car si Mionnet en transcrivant cette médaille y joint modestement et tout court le mot: «*douteux*» M. de Saulcy affirme carrément, que ce n'est ni une médaille ni un médaillon, mais que c'est un sceau en forme de bulle d'or; et M. Sabatier va encore un pas plus loin; il n'en parle plus; elle est condamnée.

Observons du reste que même selon l'opinion de ces derniers la pièce n'est pas fausse, seulement ils ne l'admettent point comme médaille et en font une bulle d'or; il s'ensuit qn'alors même l'on aurait dû admettre le titre d'AUTOCRATOR que Constantin LUI-MEME s'y donne, et ne plus faire aucun cas de *Doucas* qui nie qu'il ait voulu être empereur. M. Eckhel nous offre la notice curieuse, qu'il a sauvé ce médaillon du creuset d'un orfèvre qui allait le faire fondre; ce qui prouve bien combien la conservation des pièces les plus importantes dépend souvent d'un hasard. Mais ce qui est plus triste que la barbarie d'un orfèvre ignorant, c'est que les personnes de la science, au lieu de se réjouir d'un tel trésor, s'empressent de le condamner et vous arrachent le vœu que ces pièces ne tombent plus dans le creuset d'une manie d'autodafés numismatiques.

Il me reste encore à faire deux remarques: la première est sur la monnaie d'Adrien et sur mon observation que 6 Datifs séparent le PP. du mot de Trajan. A la rigueur il peut sembler que Tribunitia Potestas n'est pas datif mais il faut le penser comme datif attendu que c'est un attribut; «de *Hadrian*o», l'usage était de ne pas changer cet attribut selon le cas. (1) C'est donc *un nominatif valant un datif*. D'autres langues offrent des paradoxes analogues: car souvent rien n'est plus paradoxe que la vérité. C'est ainsi que le *garde* et le *trompette* sont des féminins masculins, comme le prouve l'expression *un garde française*, c'est-à-dire: un homme de la garde française.

La seconde remarque est que le défaut de monumens conservés nous jette souvent dans des incertitudes qui donnent lieu à mille opinions, les unes plus singulières que les autres. C'est ainsi que sur le nombre des Augustes ou des Césars de la famille de Gallien *lui-même* il y a les opinions les plus opposées, et chacun tient à la sienne avec la plus grande ténacité. Eckhel, cette fois-ci dans l'erreur, niait l'existence d'un Valerien II; Aug. etc.; le baron Marchand établissait, il parait avec raison, cinq frères ou fils

(1) Voir Cohen Adrien N° 55.

de Gallien portant le titre de Valérien, comme leur père ou grand père.

Pour ne pas dépasser les bornes de ce travail je ne cite qu'un passage d'une lettre authentique de Gallien qui nous a été conservée par l'historien Pollion ; elle fut adressée en 260—3 à Varianus, pour lui ordonner d'étouffer dans les flots de sang la révolte en Mésie. « Il faut tuer, dit-il, toute personne qui a ***voulu*** du mal à moi, qui a parlé mal de ***moi***, le fils de Valérien, moi le père et le frère de ***tant*** de princes (***contra TOT principum patrem et fratrem***). Ce passage qui se trouve Trente tyr. N° 8 Ingenuus avec ce ***tot*** est incompréhensible autrement qu'en admettant qu'il avait alors vivans ***du moins*** deux frères et deux fils. Le baron de Witte les détrone néanmoins, et M. Cohen se range de son avis. Le dernier donne à l'appui de son opinion une médaille unique d'argent de M Hoffman avec 4 têtes deux à deux affrontées, les légendes ne disent pas qui cela représente ; mais il n'y a pas de doute que c'était la famille de Gallien, lui barbu et lauré et sa femme d'un côté, et deux autres membres de sa famille de l'autre côté : l'un de ces derniers très jeune la tête nue, l'autre plus vieux mais ***sans barbe*** et la tête laurée. M. Cohen prend ce dernier, ***bien que sans barbe***, pour Valérien I père de Gallien, et l'autre très jeune nue tête pour Valérien II le Jeune. Il me semble qu'il se trompe.

Valérien I le père de Gallien a TOUJOURS LA BARBE. D'ailleurs, en consultant les légendes et en les comparant l'on regardera celle avec « ***Concordia Augustorum*** autour de Gallien et de sa femme, comme ***le droit***, et celle de : ***Pietas Augustorum*** comme ***le revers***, ce qui se confirme aussi par la circonstance que le personnage principal qui porte seul la barbe ne peut se trouver que sur le droit. Aussi l'expression de « Pietas» convient-elle ***plutôt*** à des fils ou frères qu'à un père. Voilà pourquoi il me semble qu'il faut regarder le personnage ainé imberbe mais lauré comme Valérien III fils ainé de Gallien et le « ***puer*** » imberbe et tête nue doit être son frère Valérien IV Salonin Gallien ***Puer***, autre fils de Gallien.

Ce qui me confirme dans cette attribution est un médaillon de bronze que possède S. Exc. Cabouli Pacha. Cette médaille vient de l'Asie mineure ; elle y a été trouvée dans la bouche d'un mort, probablement destinée à payer Caron, qui par bonheur pour la numismatique ne l'a pas acceptée. Cette pièce a d'un seul côté (le droit) quatre têtes affrontées aussi deux à deux ; mais la légende nous dit du moins ***qui*** cela est. ΤΟΥΣ ΣΕΒΒΒΒ ΒΑΛΕΡΙΑΝΟΥΣ ΓΑΛΛΙΗΝΟΝ ΣΑΛΩΝΕΙΝΑΝ c'est-à-dire les ***quatre*** (exprimés par les 4 Β de ΣΕΒΒΒΒ) augustes: 2 Valériens, Gallien et Salonine.

Cette fois le principal personnage a non seulement la bar.e mais il a une couronne radiée comme chef de la famille, cela ne ***peut*** plus être autre chose que Valérien I père ***encore régnant*** et non encore prisonnier chez les Persans; c'est à lui et au personnage affronté avec lui que se rapporte le nom ΒΑΛΕΡΙΑΝΟΥΣ. or ce dernier qui a donc aussi nom de Valérien qui est aussi Auguste, dont la tête est aussi laurée comme celle de Gallien, et qui porte une petite barbe comme Gallien, ***est*** le frère de celui-ci: voilà donc ressuscité le douteux Valérien II, Auguste avec son frère Gallien du vivant de leur père commun ! Le revers de cette médaille n'est pas moins curieux ΚΛΕΟΒΟΥΛΟΣ. ΑΡΧΩΝ. Α ΤΗ ΜΕΝΟΘΥΡΕΥΣΙΝ. Il représente Valérien père la tête radiée et en Apollon nu, avec deux flambeaux dans ses mains (Soleil et Lune ?), dans un quadrige courant à droite.

Pauvre empereur que les peuples divinisaient, et que la ville de ***Témenethyrée*** (en Lydie) représentait à son passage pour aller combattre les Persans comme un Dieu ***Apollon Sol et Lunus*** qui domine et éclaire tout le monde ; ne se doutant pas, qu'il était en chemin de tomber dans les mains des Persans, pour servir de marche-pied chargé de fers et courbé à côté du cheval, toutes les fois que leur roi, surnommé Oulac-

taf (Briseur d'épaules, y voulait monter!!! Sic transit gloria mundi! Le plus souvent les successeurs innocents sont punis d'un crime de leurs devanciers, cette fois-ci de celui d'avoir fondé contre nature et à force de sang, de ruines et de larmes, un vain empire insoutenable, impossible à être gouverné et incompatible avec la sûreté des voisins, dont les états n'ont que la grandeur naturelle.

Dr DETHIER.

ERRATA.

P. 5,	2e col.	Rem.	au lieu de :		*Six*	lisez	Si ;
» 16,	1er »	10 l. d'en bas	»	»	*il*	»	Ils ;
» 16,	2e »	10 l. d'en haut	»	»	*hanrais*	»	harnais ;
» 20,	2e »	21 l. »	»	»	*monuments*	»	moments.

AUTRES OUVRAGES HISTORIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES DU MÊME AUTEUR.

1. Epistola ***Mathildis*** Suevæ ad ***Misegonem II,*** Poloniæ regem de 1027. Le plus ancien monument de l'histoire de Prusse et de Pologne. (épuisé).
2. Statue en bronze de l'anticésar ***Rodolphe*** de Souabe à Mersebourg, (épuisé).
3. Les statues des ***Othons*** dans la cathédrale de Magdebourg (de 950), (épuisé).

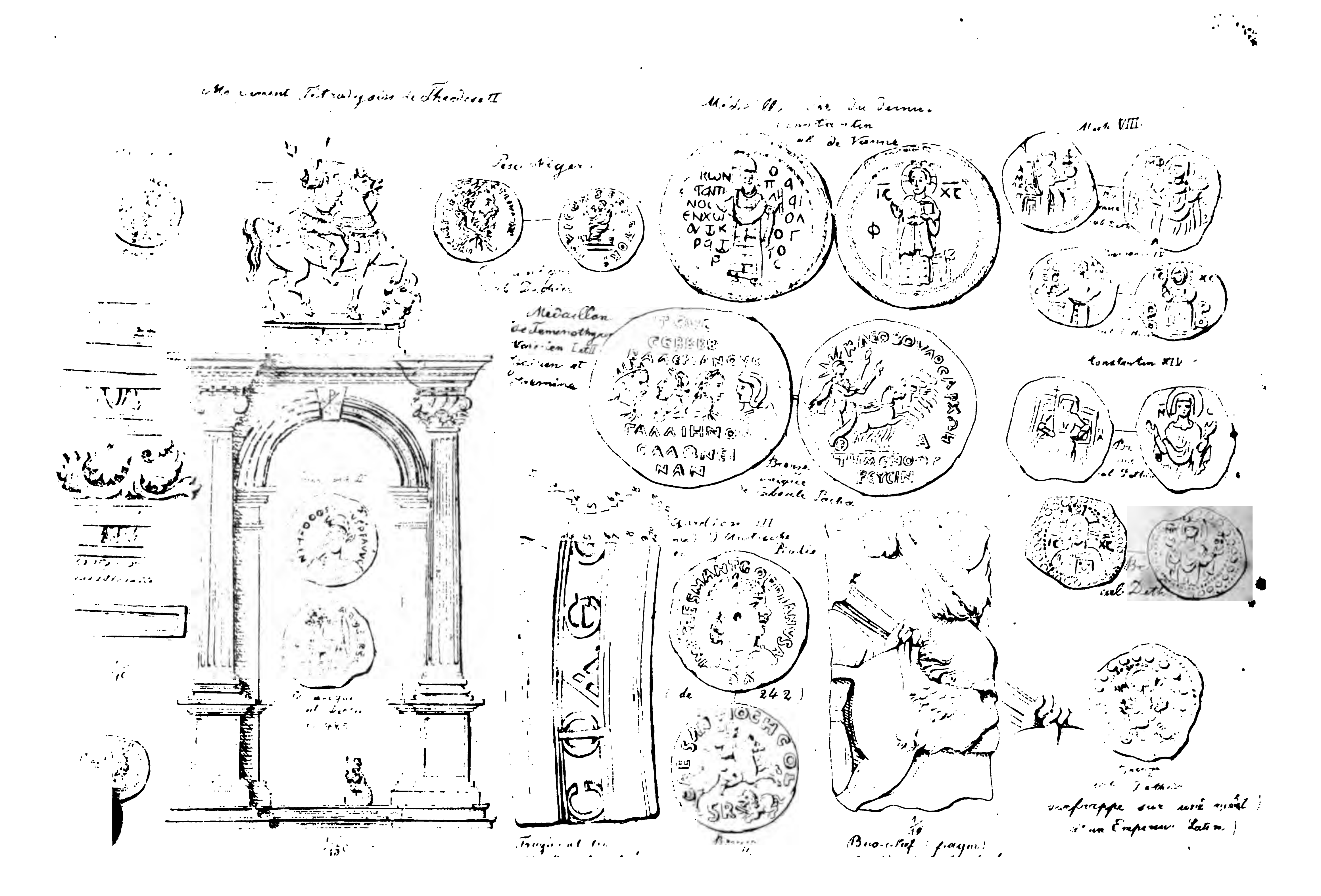
N. B.—Les Nos 2 et 3 publiés en allemand dans les Annales de la société Thuringo-Saxonne de Halle.

4. L'***inscription de la petite Ste Sophie***, pour la 1re fois rectifiée et expliquée sur une copie faite dans l'église même, avec fac-simile, (épuisé).
5. ***Dréros***, ou études ***Crétoises***, avec le fac-simile d'un cippe de 420 avant J. Chr. Monument des plus curieux sur la haine des nationalités et sur la genèse de la Mythologie grecque, (épuisé).
6. ***Epigraphique*** de ***Byzance-Constantinople***, première moitié, publiée avec M. le Dr Mordtmann (dessins et fac-simile)...... (épuisé).

N. B.—Les Nos 4, 5 et 6 publiés en allemand par l'académie de Vienne.

7. Matériaux pour l'histoire de ***l'artillerie*** à l'époque de la prise de Constantinople. (Constantinople, Imprimérie Centrale 1865).
8. L'***Augoustée*** ou la statue de ***Justinien I***, reconstruite d'après un dessin conservé dans le Sérail (sous presse à l'académie de Pesth). (avec catalogue des MSS.)
9. ***Kritoboulos***, vie de ***Mahomet II***, (les 17 premières années de son règne); manuscrit contemporain en grec conservé dans le Sérail, avec traduction française, annotée et illustrée de plans, de cartes et de monumens, (prêt à être publié).




Monument Tetrapyle de Théodose II
Pesc. Niger
Médaillon
Constantin XIV
Bas-relief
surfrappe sur une méd.
d'un Empereur Latin)







